



Welcome to Bourgmont prologue

Il n'est jamais totalement sans intérêt, pour leur auteur ou pour ceux qui découvrirait par la suite son œuvre, son travail, de dater un écrit, un poème, une page d'un journal, une note, un dessin, une peinture... un calcul... une partition... Si ce repère dans le temps qui leur est alors accolé peut a posteriori aider le premier, dans le cas où sa mémoire serait défaillante, à se replonger dans tel contexte, à situer chronologiquement tel évènement, tel fait, tel acte, telle production, telle œuvre, tel état d'esprit, dans son histoire personnelle ou dans son œuvre (au masculin) considéré dans son évolution, il peut également, pour les seconds, constituer un renseignement biographique non négligeable. Je conçois parfaitement qu'un tel repère ait quelque utilité ; j'apprécie personnellement, lorsqu'il y a lieu de s'égarer, de n'y plus rien comprendre ou d'avancer dans le brouillard, qu'il existe des repères en général ; j'en utilise moi-même, j'en ai besoin, comme tout un chacun, pour ainsi dire : j'aime les repères ; j'en suis friand ; et en conséquence j'aime l'idée d'en jalonner ma production, qui, comme toute production, considérée comme un ensemble, peut se concevoir comme un parcours. Ce que je n'aime pas ce sont les dates qui donnent le jour, le mois et l'année. Qui sont à la fois précises et pas assez. Qui renvoient à un calendrier, à une chronologie prenant place dans un système généralisé, universalisé de division du temps ne valant que parce que né d'une convention, d'un ensemble de conventions situant ce sys-

tème à la fois au-delà de l'histoire de l'individu et en deçà d'elle. Une date donnant le jour, le mois, l'année (précédée le cas échéant d'un nom de lieu) cela enferme l'individu dans un fragment de temps – ou d'espace-temps – modélisé, standard, mais cela ne dit rien de son rapport au temps, de sa propre échelle du temps – de son espace-temps propre, personnel, et même cela le contredit. Voilà pourquoi je ne daterai pas cette page comme il convient, en haut à droite (pas plus qu'à gauche), et que je ne la daterai qu'ici, en plein dans le corps du texte, et sans donner le jour, le mois, ni l'année, un jour, un mois, une année qui puissent renvoyer à un quelconque calendrier, et sans indiquer de nom de lieu qui puisse correspondre à un point sur une carte et donner envie à certains de chercher sur Google Maps ; cette date (sans date) insérée dans le corps du texte, faisant corps avec lui, la voici : Écrit dans mon faux-moleskine marron format cahier au stylo-plume à l'encre noire et taper à l'ordi en caractères Times 13 mn plus tard sur ma table de travail débarrassée dans la nuit de son bordel organisé devenu envahissant avec le temps ; à l'aube d'un jour nouveau. C'est long, c'est lourd, ce n'est stylistiquement pas très élégant, mais cela me paraît assez précis – microcosmiquement précis. Cela nous (ou me) situe bien entre un avant (un juste-avant) évoqué (la nuit-où-j'ai-débarrassé-ma-table-de-travail-de-son-borde-l'organisé-devenu-envahissant-avec-le-temps) et un après (le-jour-nouveau-qui-suivra), c'est-à-dire dans un pendant (commençant 13 mn après avoir écrit cela dans mon-faux-moleskine-marron-format-cahier, au moment où je saisis cette date sur mon ordinateur et ayant plus largement pour cadre l'aube de ce jour nouveau). On comprend d'emblée, par cette précision relative au rangement de ma table de travail effectué nuitamment – laquelle n'est évidemment pas sans suggérer, annoncer une (re)mise en ordre plus importante, plus générale, sinon un grand ménage –, et grâce surtout à cette dernière disant que nous sommes (que je suis) à l'aube d'un jour nouveau, suggérant que la journée qui vient de commencer fera date (du moins pour

l'auteur de ces lignes) – ou qu'elle a fait date si l'on ne se place plus dans le temps de l'écriture mais dans celui de la lecture de ces lignes... une lecture relativement très ultérieure à leur écriture... Et pourquoi ce « jour nouveau », qui ne l'est que dans le temps de l'écriture, devenu jour passé, dans le temps d'une (re-)lecture relativement très ultérieure, devrait-il faire date (du moins pour l'auteur de ces lignes) dans l'avenir (si l'on reste dans le temps de l'écriture) ou aura-t-il, depuis, fait date (si l'on est dans le temps d'une relecture relativement très ultérieure) ? Parce que c'est à l'aube de ce jour nouveau que je vais décider, peu après avoir écrit « à l'aube de ce jour nouveau », ou que j'ai décidé, si on me lit ou relit relativement bien après, de ne plus écrire. Je veux dire de ne plus écrire pour être lu, nécessairement lu, pour devenir un écrivain (comme *écrit vain*), un poète de plus. Je n'ai absolument plus rien à dire à un monde addict au smartphone et à la télé-réalité et qui se la joue avec ses selfies, ses comptes Facebook et ses chaînes YouTube et se la raconte encore dans *Burn after writing...* Je voudrais retourner la terre ; je voudrais penser. C'est à l'aube de ce jour nouveau que j'aurais décidé de dire non à l'homme, de quitter la ville, d'aller au-delà des toits qui se détachent sur ce fond de ciel clair, derrière cette première ligne de relief ; c'est ce matin – et ce sera ce matin-là – que m'est apparue la nécessité de m'y retirer, comme on se retirait autrefois dans un monastère ; de m'y retirer dans la ruine de torchis et de pierre cachée sous la vigne sauvage et le lierre au fond du jardin de ma mère. C'est ce matin-là que j'aurais décidé d'y installer ma table de travail, quelques meubles, mon lit peut-être, sous les combles, dans le grenier, au milieu de reliques et de deux ou trois choses encore auxquelles je tiens et que j'apporterai. C'est ce matin – ce sera ce fameux matin que j'aurai décidé de m'en faire un garde-fou, un rempart, pour mieux m'enfoncer dans la matière, y plonger comme dans la mer, là, dans le silence, entouré de torchis et de pierre, entouré de la terre. Je n'aime pas cette société de l'image et de la communication – de l'image,

de l'e-mask. Je ne veux plus rien avoir à faire avec cette société-là. Je ne veux plus rien acheter. Je n'ai rien à lui vendre. À lui dire. À lui montrer. Je ne veux plus lui parler. « Communiquer ». Je ne veux plus parler. Je voudrais penser. Retourner à la terre. Pour la retourner. Je voudrais m'enfoncer dans la matière. Je voudrais prendre le temps. Je voudrais comprendre le temps. Comprendre ce qu'il y avait avant le temps. Comment un reflet dans une flaque d'eau, dans un miroir, dépend autant de ma position par rapport à cette flaque d'eau, à ce miroir. Je veux y penser. Je veux y réfléchir. M'enfoncer dans la matière pour mieux penser. Entouré de choses et d'objets (de ma table, de quelques meubles, de mon lit peut-être...). Entouré de la terre. C'est à l'aube de ce jour nouveau que j'aurai décidé d'aller derrière ces monts là-bas. De m'y retirer. Par un beau matin de ciel clair. Comme on se retirait autrefois dans un monastère. Et d'y aller cheveux au vent, en écoutant *Big Log*, au volant de la MG dont j'ai hérité de mon vieux voisin. Par la route du sud. Un beau matin de ciel clair. Je voudrais ne plus rien avoir à faire avec cette société. Je ne veux plus croire en une société d'« influenceurs » et d'influencés, de « lanceurs d'alertes » et de penseurs à perte, de YouenTubeurs et de YouenTubés. À tous ces gens qui composent notre société. On leur demande de se restreindre un peu, de rester tranquillement à la maison en attendant des jours meilleurs. Ils ne peuvent plus aller au ciné et au resto et ça y est c'est la grosse déprime, pire, c'est la fin du monde. Ils sont sur Netflix et ils bouffent de la merde toute l'année et là on leur conseille poliment et en tâchant d'être pédagogues de sortir le moins possible de chez eux quelque temps pour ne pas choper la mort et la coller aux autres, ça y est, on s'attaque à leurs libertés. Pour ce qu'ils en font, les gens, de leurs libertés ! Je voudrais réapprendre la liberté. Il n'y aurait d'abord que la route et *Big Log*. Puis au bout de cette route, derrière la première ligne de relief, une table et un lit. Il n'y aurait qu'une ligne d'horizon. Qu'une ligne. Il n'y aurait peut-être même plus de terre. De terre à retourner. Plus de matière

dans quoi plonger. Je veux quitter la ville. Je veux m'en éloigner. M'entourer de choses et d'objets qui ne me la rappellent pas – il doit bien en rester ! Je veux l'oublier. Et j'oublierai. En écoutant *Big Log*, cheveux au vent... En me retirant. Je ne veux plus parler. Il n'y a peut-être rien à dire, rien à penser. Il n'y a peut-être qu'une ligne et un ciel clair dans quoi plonger. Il n'y a peut-être qu'une ligne. Qu'un point au loin. Qu'un point tout près. Je ne veux plus parler. Je ne veux plus croire en rien. Je voudrais m'enfoncer dans la matière, dans mes pensées, dans le ciel clair. Et les étoiles, et le Soleil. Je voudrais m'enfoncer dans le noyau du Soleil, le noyau des atomes, comme un électron tourner, tourner autour et m'y enfoncer. Je voudrais m'enfoncer dans le ciel clair comme on plonge dans la mer. Comme la mer se retourne constamment sur elle-même, je voudrais retourner à la terre. À la nuit. Au ciel clair. Je ne veux plus croire en rien. Il n'y a peut-être qu'un point. Je voudrais me taire. Faire silence. Je voudrais me coucher. M'endormir. Je voudrais dormir. Plonger dans le sommeil ; comme on peut se soûler de soleil, me soûler de sommeil ; m'enfoncer dans la nuit. Je voudrais faire un rêve et qu'en me réveillant ce rêve prenne corps. Que grâce à mon souffle, ou à ma voix, ou à ma main cela prenne corps. Que cela se dresse, grandisse. Je voudrais donner corps à cela, le modeler, le construire. Que cela se meuve, grandisse encore ; que cela vive. Et me sourie. Et que cela me dise... et que cela me dise : « Bienvenue à Bourgmont ! »...